

— Non, non, ma belle ; vous êtes jeune, brillante de bijoux et d'attraits, et je ne suis qu'une pauvre vieille femme fanée et ridée. Ces pauvres orphelines seront dans le paradis, d'avoir aujourd'hui une aussi jolie maman ; ne leur refusez pas cet innocent plaisir...

— Mon Dieu ! vous me forcerez, par vos plaisanteries, à vous faire une malhonnêteté en public... Je ne connais pas les usages... et c'est à vous de...

Pendant cette lutte, la baronne et la comtesse avaient tout doucement mené Isabelle jusqu'au fauteuil de la présidence où elles la firent asseoir, en usant d'une joyeuse violence ; elles se placèrent à droite et à gauche, au bas de l'estrade, avec la supérieure du couvent. La présidence d'une distribution de prix d'enfants n'est certes pas un honneur bien extraordinaire ; néanmoins la jeune marquise en fut enchantée, et s'en enorgueillit extrêmement ; elle s'y soumit avec un secret mouvement de complaisance. Elle trouva que c'était quelque chose que de primer sur tant de nobles dames, et en jouissait d'autant plus, que cet honneur lui arrivait à l'improviste avec la plus aimable délicatesse, et à des titres tout à fait flatteurs.

Le grand atelier du refuge avait été changé en théâtre, et paré tout à l'entour de draperies en festons ornées de petites bannières et de guirlandes de fleurs ; cette parure était pauvre, mais elle donnait à ce lieu un aspect de fête calme et tranquille, qui charmait l'œil et parlait au cœur. Des deux côtés pendaient deux grandes et belles toiles peintes à la détrempe : l'une représentait sainte Anne qui, après avoir déposé sa quenouille, tenait sur ses genoux un livre ouvert et apprenait à lire à sa divine fille Marie ; l'autre représentait Jésus de Nazareth au milieu des petits enfants. Au fond de la vaste pièce s'élevait un théâtre fermé par un rideau de toile blanche, bordé de longues bandes de papier doré ; le fronton portait une inscription ainsi conçue : Pitié pour les orphelines !

La sœur maîtresse, qui était une jeune Sicnoise de noble naissance et d'excellente éducation, avait écrit un petit drame très-simple par lequel on allait ouvrir la séance. Au lever du rideau, la scène représentait la chambre d'habitation d'une pauvre famille ; trois petites filles y jouaient à la poupée ; l'heure du dîner approchant, les enfants parlaient de leur maman qui tardait à rentrer, de ce qu'elles allaient manger, des caresses et des baisers que chacune d'elles va recevoir. Mais la maman ne vient pas encore ; la plus grande des petites filles va alors à sa recherche ; en attendant, les deux autres se plaignent, se souviennent de leur père défunt ; que devenir, si maman ne rentre pas ? La sœur qui était sortie, rentre en ce moment tout en pleurs et désespérée. Qu'est-il arrivé ? La mère travaillait dans une fabrique de papier ; ses vêtements ont été pris dans un engrenage, qui l'entraînant sous la roue mise en mouvement, l'a horriblement mutilée ; on l'a portée à l'hôpital où elle n'a pas tardé à rendre le dernier soupir. Plaintes et désolations des trois orphelines. Survient la maîtresse de la maison, femme avare et cruelle, qui chasse impitoyablement les enfants de leur pauvre chambre, et, sourde à leurs prières, ne leur permet pas d'emporter le moindre de leurs misérables effets. Les orphelines sortent, et au seuil de la maison dont la porte leur est brutalement fermée au visage, elles se consultent réciproquement et se décident à prier ensemble

la sainte Vierge de leur faire trouver une autre maman : ici commence le chant de la prière.

La maîtresse avait choisi, pour ce chant, les enfants les plus aptes et qui possédaient les voix les plus jolies ; elle les avait longuement instruites ; le chant était accompagné sur le piano, par une religieuse cachée derrière la toile. L'aînée des trois jeunes filles allait avoir onze ans. Habillée d'une pauvre petite robe qui laissait l'un de ses bras à demi-nu, les pieds également nus, elle tenait par la main ses deux sœurs plus jeunes qu'elle, et à peu près aussi mal habillées. Soit par l'effet de la connaissance musicale, soit par l'instinct du malheur qu'elle représentait et qui ressemblait beaucoup à son propre malheur, la jeune actrice levait pieusement vers le ciel ses yeux pleins de larmes, et chantait les tristes paroles avec une admirable expression. Ces paroles rappelaient les caresses et les baisers d'une mère si malheureusement perdue ; l'enfant se comparait aux autres enfants dont la douleur est consolée par le sourire maternel, sourire qu'elle avait perdu pour jamais : de temps à autre, se tournant vers ses deux petites sœurs, elle disait la ritournelle avec une tristesse inexprimable :

Pauvres sœurs, versez des larmes ;
Notre mère n'est plus là !

Alors s'élevait autour de la scène un chœur de voix très-douces qui répondait :

Point de larmes ! l'orphelin
Trouve au ciel sa douce mère,
Et rencontre, en sa misère,
Une secourable main !

Tous les assistants retenaient leur haleine, et cette plainte faible et suave remplissait tous les cœurs de tendresses et de pitié. On voyait s'agiter les mouchoirs, on s'essuyait les yeux, on se couvrait le visage, on cachait sa figure sur son sein, enfin tout le monde éprouvait une émotion universelle. Alors la baronne Eléonore se lève, fait signe à la jeune chanteuse de s'approcher, la baise au front, et, se tournant vers la supérieure, lui dit :

— Écrivez, je vous prie, cette jeune fille sous mon nom ; je l'adopte en tout et pour tout ; elle devient mon enfant.

La comtesse Eugénie, émue, saisit par le bras une autre des deux jeunes actrices et l'adopte également. Restait la dernière sur la scène, jeune enfant de sept ans, belle de cette beauté qui est illuminée par l'innocence malheureuse ; deux grosses larmes perlaient sous ses paupières, et elle semblait dire :

— Et moi, qui viendra m'embrasser ?

La marquise ne put se contenir plus longtemps ; elle s'élança de son fauteuil, courut à l'enfant, la saisit dans ses bras, la couvrit de baisers, et s'écria :

— C'est moi qui suis ta mère.

A cette scène émue, on entendit dans toute l'assemblée un grand murmure d'approbation admirative, qui porta aux nues la charité des trois nobles dames. Elles le méritaient d'autant plus, qu'il n'y avait là rien d'artificieux, rien de préparé à l'avance ; c'était un mouvement tout spontané de tendresse et de charité chrétienne.

Pendant qu'on apprêtait la distribution des prix, une enfant de l'âge le plus tendre, que la supérieure conduisait par la main, se présenta, selon l'usage, pour la